

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 65 (2007)

Heft: 4: Échelles et enjeux de la ville ; Essentiel de la finance 2007

Artikel: L'exotisme du proche : réinvestir les centres pour partir un peu?

Autor: Matthey, Laurent

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-141997>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'EXOTISME DU PROCHE: RÉINVESTIR LES CENTRES POUR PARTIR UN PEU?

LAURENT MATTHEY
Institut de géographie, Université de Lausanne
Laurent.Matthey@unil.ch

Notre modernité géographique est notamment caractérisée par un processus d'exotisation du proche qui ne saurait être anecdotique. Cette exotisation conduit à interroger la pertinence des modèles issus de la géographie du tourisme pour penser certains aspects des processus urbains contemporains, singulièrement celui du retour en ville d'une «nouvelle classe moyenne» (Ley, 1996). Après avoir fondé son intrigue dans la mise en dialogue de trois textes littéraires, cet article se propose de reconstruire, à partir d'un matériau d'enquête constitué d'entretiens non directifs, le point de vue des consommateurs d'aménités et d'urbanités propres aux villes centres que sont les gentrifiers. La reconstruction de ce point de vue subjectif permet de compléter les deux grandes interprétations usuelles de la gentrification à savoir celles: 1) de la rente urbaine; 2) de la consommation ostentatoire. L'hypothèse est avancée que ces agents recherchent, dans leur quête du bien vivre en ville qui les attire vers les quartiers populaires, les conditions d'une «récréation» immédiate de soi, qui leur permette de regagner, régénérés, la sphère du quotidien productif.

Mots-clefs:

Gentrification, exotisation du proche, centre-ville, esthétique du quotidien, territoires de la vie quotidienne, mise en scène de soi, parcours urbains.

1. INTRIGUES: TROIS SOUFFLEURS ROMANESQUES

Selon Marc Brosseau (1996), les textes littéraires doivent être considérés, par les géographes, non pas comme des documents ou des archives témoignant d'une réalité, mais comme les souffleurs de conceptions alternatives de l'espace. Le géographe s'y voit proposer d'autres façons d'habiter le monde qui lui permettent d'approfondir sa connaissance professionnelle des lieux. Commençant cette contribution par un travail de mise en dialogue de trois romans, c'est précisément à cette fonction d'embrayeur théorique que j'ai recours.

De retour d'Afghanistan, le journaliste et écrivain anglais Tarquin Hall cherche un logement dans les quartiers ouest de Londres. Après tout, il y a grandi, et c'est là que vivent les gens de sa classe. Mais la structure du marché londonien du logement le conduit à revoir ses aspirations. C'est à Banglatown qu'il ira habiter. Il y découvre, stupéfait, une Angleterre autre, une population interlope – mixte de Cockneys, de Juifs, de Bengalis et Pakistanais – qui sous certains de ses traits les plus miséreux rappelle l'Angleterre de la révolution industrielle. T. Hall observe et participe – et finit par partir pour un lieu plus conforme à son éducation. Il

est alors temps de s'asseoir et d'écrire son année dans le New East End. La traduction française de son livre, *Salam London*, paraît en 2007 dans la collection «Étonnant voyageur» de l'éditeur Hoëbeke.

T. Hall n'oublie pas d'y rappeler qu'un autre journaliste-écrivain, Jack London, a accompli ce même voyage en terres étrangères, à l'est de Londres. La démarche de J. London est toutefois volontaire. Dans la veine des enquêtes sociales, il souhaite découvrir cette «vie des autres» dont il avait entendu parlé. J. London est un homme pragmatique. L'East End constitue une terre étrangère: autant bénéficier des services d'un voyagiste (Thomas Cook) pour y «voyager»¹. Mais le voyagiste est un homme de son temps: il n'a pas de circuit, pas d'itinéraire dans ces lieux là. Que J. London se débrouille! Alors, il investit l'est londonien comme un voyageur découvrirait une terre inexplorée. Il prend un pied-à-terre chez l'habitant. Il s'habille comme les indigènes, vit leur vie – et s'accorde des moments de répit et de toilette dans sa chambre. Parfois, il se change et regagne des «climats» plus favorables. Mais toujours, il envoie des billets de ces «terres inconnues» qui paraissent dans le mensuel socialiste *Wilshire's*. Ils seront rassemblés dans *Le Peuple de l'Abîme* (1903-1904).

À un siècle d'écart, deux journalistes-écrivains expérimentent ainsi le caractère étranger de certains des territoires de leurs propres cultures. Or, si leur expérience relève du savoir ethnographique, elle relève aussi des sciences du tourisme. J. London pense recourir à un *tour operator* pour accéder aux régions de l'Abîme; T. Hall a une attention soutenue pour les traits typiques des gens et cultures auxquels il est confronté à Banglatown, si bien que son récit n'est pas si éloigné de celui qu'accomplirait un touriste au retour d'un voyage pittoresque. En fait, la proximité est, dans ces deux cas, l'occasion d'un décalage et d'une expérience altérisante.

La cité heureuse (2007) de Benoît Duteurtre radicalise ce dispositif en en faisant un travers de notre modernité. Une société de loisirs fait l'acquisition du centre historique d'une grande ville d'Europe – dont la Municipalité se défait d'autant plus volontiers qu'elle n'est plus en mesure d'en assurer la gouvernance. Après s'être opposé mollement à ce rachat, le narrateur accepte de rester vivre dans ces lieux. Il doit à présent, comme tous les habitants du quartier, porter, quelques heures par jour, un costume d'époque qui accentue l'effet de décalage du lieu en question, transformé en parc à thèmes. Le centre-ville s'appelle à présent Town Park et le narrateur s'en va lire son journal au square, dorénavant, dit des Impressionnistes. Coiffé d'un canotier, «ressembl[ant] furieusement à Marcel Proust» (*ibid.*: 21); il éprouve malgré tout un moment de déclôturement, dans «la douceur automnale, vêtu d'un costume Belle Époque» (*ibid.*: 24).

C'est un ailleurs temporel qui est cette fois-ci investi comme étranger – et susceptible d'être «dépaysant». Mais si *La cité heureuse* radicalise le dispositif esquissé dans *Salaam London* et *Le Peuple de l'Abîme*, c'est qu'il accentue la théâtralité des pratiques de l'espace en question. Les habitants ont l'obligation de porter un déguisement pour accroître l'effet de réel éprouvé par les touristes qui viennent se promener dans Town Park. Mais le narrateur ressent lui aussi un plaisir discret à ce travestissement. Il s'imagine un peu Proust, un peu autre, en mobilisant les attributs stéréotypiques d'une période historique.

Les intrigues de ces trois romans convergent ainsi pour produire un embrayeur théorique.

¹ Ne serait-ce que pour identifier son corps au cas où il viendrait à mourir dans ces bas-fonds.

Elles incitent en effet à faire des rapprochements entre certains modèles du cycle urbain et certains modèles de la géographie du tourisme. Rapprochements susceptibles de livrer de nouvelles clefs de lecture de ce que l'on a coutume d'appeler la gentrification, à savoir le «retour en ville» de classes d'habitants qui ont, un temps, abandonné les centres anciens, lieux de résidence de catégories dites populaires. Se pourrait-il, en effet, que ce retour en ville manifeste un rapport à une altérité réifiée sous forme de types sociaux, dans un mouvement que Walter Benjamin décrivait déjà dans ses notes pour un livre des passages? Se pourrait-il que ces types sociaux soient mobilisés par l'habitant dans des stratégies de mise en scène différentielle de soi? Se pourrait-il qu'ils offrent l'occasion d'un «déplacement» éphémère dans un espace-temps hors du quotidien, source d'un «ressourcement», d'une «recréation» (Équipe MIT, 2002)?

Dans un premier temps, cet article montre en quoi la rencontre de ces trois intrigues est porteuse d'une lecture alternative des processus d'embourgeoisement des centres-villes. Dans un deuxième temps, ce modèle alternatif est discuté au regard d'un matériau issu d'une quarantaine (n = 47) d'entretiens non directifs réalisés à Genève entre 2000 et 2006.

2. PROCESSUS DE GENTRIFICATION ET EXOTISATION DU PROCHE

2.1. DEUX FAÇONS D'EXPLIQUER L'EMBOURGEOISEMENT DES CENTRES-VILLES

Généralement, deux grands types d'explications sont privilégiés pour expliquer la gentrification. Soit on recourt à la thèse de la «rent gap» (Smith, 1982), qui dérive des théories de la rente; soit on privilégie la thèse du «lifestyle choice» (Ley, 1980; Mills, 1988), qui mobilise un appareil explicatif issu des théories sociologiques de la différenciation et de la consommation ostentatoire.

Selon la première, la gentrification n'est pas «un retour des gens en ville, mais un retour en ville du capital» (Valentine, 2001: 216). C'est parce qu'on a investi dans la reconversion des centres, que la nouvelle classe moyenne y est retournée. Or, l'investissement dans la reconversion de ces centres s'explique par l'existence d'un différentiel défavorable (un *gap*) entre la valeur marchande et la valeur potentielle des biens immobiliers situés dans le centre-ville. On est ici dans une logique qui est celle de l'accumulation du capital.

Selon la seconde, «la consommation de biens immobiliers, tout comme la consommation d'autres types de biens, est susceptible de jouer un rôle important dans la formation des identités individuelles» (*ibid.*). Cette quête d'identité – par l'intermédiaire d'un style de vie et par la consommation des signes d'un genre de vie – expliquerait le retour en ville de la «nouvelle classe moyenne» (Ley, *ibid.*). De même qu'elle expliquerait que «les lofts et les studios sont remplis de gens qui ont conscience de jouer leur rôle sur la scène d'une performance urbaine» (Klein, 2000: 14).

En pratique, ces deux modes d'explication se combinent. Retour en ville du capital et consommation spectaculaire des signes d'un mode de vie collaborent d'un nouveau mode d'accumulation capitaliste, et sont à mettre en lien avec le nouveau système socio-technique d'une classe sociale en quête de conscience de soi. Quand les lieux de sociabilité changent de nom,² se tournent vers une onomastique abstraite et décalée, il faut y voir un indice de la recherche

² Les «Grappe d'Or», «Pressoirs» et autres «Café du Raisin» semblent décliner – trop typés, trop esprit-de-vin, dès lors qu'il s'agit de ne plus ressembler à de bars, mais à des salons – au profit de noms plus abstraits et décalé: «L'Amplitude», «L'Amalgame».

de la petite différence qui distingue et permet de définir une enclave communautaire dans l'espace public, où des «gens comme nous» peuvent se retrouver, discuter, converser, «faire du lien», s'identifier, se classer et classer ceux qui n'en sont pas.

En ce sens, il existe une typologie des espaces gentrifiés qui reflète la stratification de la nouvelle classe moyenne. Si la table et la chaise de bistrot semblent avoir cédé devant l'ambiance salon et *cosy* du canapé et de la table basse, ces lieux de sociabilité saturés de code sont strictement hiérarchisés et leurs populations ne se mélangent pas l'une à l'autre. Gentrifieurs arty, agents tertiaire à lunettes, à mallette, à talons, agents tertiaire ethnique, se distribuent des espaces réservés par lesquels ils s'affichent dans un nouveau paysage de la consommation qui les distinguent et les classent. C'est ainsi que la gentrification apparaît, pour se couler dans le langage d'Anne Clerval (2005), comme «un processus spatial de différenciation sociale dans l'espace urbain»; «[p]lus qu'une simple question d'adresse, ces choix sont [...] la pierre angulaire d'une stratégie de distinction sociale, voire de prise de pouvoir sur la ville».

2.2. UNE TROISIÈME VOIE?

La convergence de l'intrigue des trois romans précités dessine néanmoins une autre voie. Pour certaines catégories d'acteurs, user des quartiers populaires pourrait relever de l'expérience touristique. Cette expérience s'inscrit dans de ce que j'appellerai ici une exotisation du proche. Celle-ci est liée à une distance non plus spatiale, mais sociale et historique. On en retrouve des variations dans l'extraordinaire développement du tourisme de proximité: succès des guides de Pierre Corajoud, qui se définit lui-même comme un «aventurier du proche» (2003); charmes des flâneries lausannoises opposées, sur le blog du conseiller communal lausannois Alain Hubler, à la démesure du trek himalayen (*post* du 15 août 2007); balades insolites à travers le Flon ou balades des cimetières lausannois, proposées par Lausanne Roule; appels des CFF à «Explorer l'Ouest» (soit la région Jura-Neuchâtel), visiter «des peuples rudes» (les Valaisans), à découvrir des terres nouvelles (le pays de Vaud); Guides Cartoville-Lausanne en tête de gondole dans les grandes librairies lausannoises et achetés par des Lausannois... Il s'agit, dans chacun de ces exemples, de se retrouver dans un ailleurs social et temporel suffisamment dépaysant pour se sentir «brièvement» en vacances, en empruntant les traits les plus marqués d'une époque révolue ou d'une culture autre. Comme l'écrivaient au début des années 1980, Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut: «Au coin de la rue, l'aventure» (1982).

D'un point de vue critique, il est possible de ranger cette exotisation du proche du côté de la réification de l'altérité sous forme de types sociaux que W. Benjamin (1927-1934 [2000]) identifiait déjà, à une époque qu'il considérait comme l'apogée du capitalisme, dans les pratiques de ville du flâneur baudelairien. Le flâneur de la ville moderne apparaissait en effet à W. Benjamin comme un «espion du capitalisme [...] dans le monde du consommateur»; il est un «observateur du marché» (*ibid.*: 445), dont la «fantasmagorie» consiste à «déchiffrer sur les visages la profession, l'origine, le caractère» (*ibid.*: 447), dans le même temps qu'il est «travaillé par l'ivresse de l'identification» (*ibid.*: 466).

On retrouve encore, dans cette exotisation du proche, la propension, identifiée par le même W. Benjamin, au «colportage de l'espace» (*ibid.*: 436). Le colportage consiste à «percevoir simultanément tout ce qui est arrivé potentiellement dans [un] seul espace. L'espace lance des

clins d'œil au flâneur: de quels événements ai-je bien pu être le théâtre?» (*ibid.*: 437). C'est par cet intermédiaire que «dans la flânerie, les lointains – qu'il s'agisse de pays ou d'époques – font irruption dans le paysage et l'instant présents» (*ibid.*: 438).

Le colportage de l'espace disposait d'alliés dans la théorie de W. Benjamin : le panorama, le passage, l'intérieur. Ici, ces alliés sont des espaces à fortes identités et des éléments paysagés à valeur iconique. Les cimetières lausannois, les aspects insolites du Flon, dans le catalogue 2007 de Lausanne Estivale; le «charme rétro» des quartiers populaires et des cossus lausannois, dans les balades de P. Corajoud; des vignettes publicitaires qui vantent l'agrément de lieux touristifiés et entrent dans un processus de dérivation et d'écho par lequel elles se diffractent, et évoquent toujours d'autres lieux, dans la campagne publicitaire de l'été 2007 des Chemins de fer fédéraux.

Il demeure qu'en arrière-fond, l'allié principal de ces voyages imaginaires est l'accroissement des mobilités touristiques, et la multiplication des récits (livres, photographies, reportage, etc.) de voyage qui les accompagnent. Les mobilités touristiques nourrissent en effet un regard analogique, une capacité à repérer les indices qui peuvent «faire (contre)sens».

Comme je viens de l'évoquer, W. Benjamin reliait ces nouvelles pratiques de ville au capitalisme de son époque, celui qui, mêlant fer et verre, a permis la construction, au cœur des villes, de passages protégés où l'habitant peut aller mollement, au rythme languissant d'une tortue³, et se laisser émouvoir par les «fantasmagories de la marchandise» (*op. cit.*), notamment celle qui est mise en vitrine. Ce capitalisme qui aura également permis l'équivalence forcée des choses, en bonne analyse marxienne.

Or, l'exotisation du proche dont je faisais précédemment mention s'inscrit, elle aussi, dans un nouveau rythme économique: elle est à mettre en relation avec certaines tendances contemporaines de l'économie touristique, celle qui, par exemple, voit depuis quelques années se diffuser des séjours courts et proches plutôt que longs et lointains (Viard, 2000). Un tourisme flexible, post-fordiste (pour détourner la typologie de Pascal Cuvelier, 1998), qui permet aux agents de l'économie contemporaine – outre le plaisir de *customiser* leur séjour – de regagner, régénérés, la sphère du quotidien productif (Viard, *ibid.*).

En somme, le retour en ville de certaines catégories d'habitants pourrait avoir affaire avec cette nécessité de «recréation» (Équipe MIT, *op. cit.*) permanente qu'exigent nos économies tertiarisées – et qui appelle une extension continue du domaine des activités touristiques. La pratique d'un lieu touristique s'effectue en effet dans un moment de vacances. Le lieu touristique est un temps et un espace hors du quotidien où l'on se rend disponible pour un autre projet de vie (*ibid.*). Cet autre projet de vie nécessite que le touriste mette à distance ses autres rôles sociaux, ce en quoi le déplacement géographique est un facilitateur (*ibid.*). Or, vivre en ville (*a fortiori* au centre des villes) offre l'occasion d'évoluer dans un univers saturé de signes et symboles qui renforcent le phénomène de «colportage de l'espace» dont parlait W. Benjamin, permettant par là même une maximisation des situations de mise en scène différente de soi – de mise à distance de «ses autres rôles sociaux».

Mais est-il possible d'affiner cette analogie entre processus de gentrification et extension du

³ Dans ses notes pour *Paris capitale du XIXe siècle: le livre des passages* (1927-1934 [2000]), W. Benjamin relève que l'animal domestique à la mode dans le Paris qu'il étudie est la tortue. Il prend cette mode comme un indicateur possible du rythme de la marche dans les passages parisiens.

domaine des activités touristiques? Peut-on effectivement dégager une homologie entre les modèles de la gentrification et ceux de la géographie du tourisme? En quoi cette homologie pourrait-elle potentiellement engendrer une troisième lecture du retour en ville de certaines catégories d'habitants?

3. ESPACES GENTRIFIÉS ET LIEUX DE RECRÉATION DE SOI

3.1. MODÈLES DE LA GÉOGRAPHIE DU TOURISME...

Selon certains modèles (notamment celui de R.W. Butler [1980]), les lieux touristiques connaissent des phases de développement relativement identiques, à savoir: découverte/exploration; implication; développement; consolidation; stagnation; déclin. La période d'exploration est celle où un «découvreur» investit un espace encore inconnu dans son aire géographique d'origine. C'est avec lui que s'engage le processus de modification de la société locale – même si cette modification n'est pas inscrite dans les intentions du «découvreur». Autour de l'arrivée du premier touriste, un processus se met en place pour profiter de son «invention» (implication). Des acteurs aux aspirations hétérogènes, aux objectifs parfois convergents, parfois divergents, interviennent pour développer le lieu (développement). Le pouvoir circule entre ces acteurs au gré des alliances et des capacités à créer des médiations avec l'extérieur du système touristique local, des capacités à mobiliser d'autres intervenants (Stock *et al.*, 2003: 199s.). Le nombre de touristes augmente, mais un premier ralentissement de la croissance apparaît (consolidation). À terme, cette croissance s'interrompt (stagnation). Si rien ne relance l'attractivité du lieu, il décline (déclin).

Ce cycle de vie du lieu touristique doit être mis en relation avec des types de touristes. S.C. Plog (1979) a notamment montré que les *destinations* touristiques étaient liées à des profils psychosociaux. Les individus «psychocentriques» préfèrent les lieux familiers alors que les «allocentriques» s'orientent vers des espaces encore peu pratiqués. À chacune des phases du cycle de vie du lieu touristique correspond ainsi un public spécifique.

Enfin, selon les chercheurs de l'Équipe MIT (*op. cit.*), il importe de considérer ce qui fonde les pratiques touristiques productrices d'infrastructures, le *projet* qui est à l'origine de l'économie touristique. Il faut aussi s'intéresser au touriste lui-même. Or le projet de ce touriste est celui, encore une fois, d'une «recréation de soi»: le tourisme est «un système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent de la <recréation> des individus par le déplacement temporaire hors des lieux du quotidien» (Knafo, Stock, 2003).

3.2. ... ET CYCLES URBAINS

Du point de vue des modèles du cycle de vie, les quartiers gentrifiés suivent le même processus que les espaces touristifiés. Un fragment de ville délaissé est approprié par une bohème en quête d'espaces forts et peu onéreux. Ici un immeuble est squatté; là des locaux sont occupés à des fins de création. On vient voir un(e) ami(e). On se promène ensemble dans le quartier. Au cours de ces balades, on trouve que le quartier est «sympa». On commence d'y projeter des valeurs; on insinue des représentations. Le quartier se fait signifiant. Il change d'«identité». On y aménage des espaces de délassement (bars, restaurants, discothèques). On y installe une nouvelle génération d'équipements culturels (salles de concerts, cinémas, théâtres). Des populations extérieures à cette bohème initiale sont attirées par un «petit groupe dans une cave sympa», «un dernier verre dans un endroit cosy». Le quartier prend

de la valeur. On le redécouvre. Il devient «populo-branché», produisant une nouvelle forme de centralité. C'est alors que de nouveaux acteurs interviennent qui ont un intérêt économique plus marqué. Il est temps d'évacuer et de réhabiliter; d'aménager des *lofts*, de penser à l'installation de bars à vin.

Dès lors qu'on s'intéresse au type psychosocial des acteurs des différentes phases de la gentrification, on remarque que le temps excentrique de la bohème permet la venue, dans certaines aires urbaines, de populations qui n'auraient jamais eu le prétexte de s'y rendre auparavant. Ce temps fonctionne ainsi comme un tampon d'altérité. Il est susceptible de réduire le coefficient d'altérité des lieux pour certaines populations dotées d'un certain capital économique et/ou culturel et contribue donc à la production d'une certaine attractivité.

Il importe néanmoins de voir que ce temps excentrique de la bohème, reconfigurant l'«identité» initiale du quartier en transition, construit aussi une «lisibilité» restreinte de l'espace en question. Seule la population dotée du capital culturel idoine est attirée vers ces nouveaux lieux urbains. Puis l'effet d'étrangeté diminuant encore, une nouvelle classe d'habitants intervient. Structuralement, il demeure néanmoins qu'on y quête une idée de l'ancien caricaturé sous la forme de l'authentique, de la valeur d'usage et du bien-vivre (que Jane Jacobs a commencé à établir dès 1961 [1995] avec son *Déclin et survie des grandes villes américaines*).

C'est ainsi que se précise le projet des nouveaux usagers des centres-villes. Plus que la consommation de signes qui distinguent (comme l'insinue la thèse du *life style choice*), ce qui y est peut-être recherché, c'est l'occasion d'une confrontation quotidienne – mais fugace – à des fragments d'exotisme, à savoir des éléments revêtant un caractère extraordinaire d'étrangeté qui permette de se penser – de manière passagère – comme un autre. En somme, ce retour vers les centres-anciens serait une manière de «recréation» permanente de soi sous des visages alternatifs, qui offre l'occasion de se recomposer rapidement pour regagner, régénéré, la sphère productive. Les centres anciens se verrait donc attribuer la même fonction que celle que Jafar Jafari (1998) attribue aux espaces touristiques dans le système capitaliste, soit celle d'une reproduction de la force de travail, puisque les lieux touristiques sont, selon J. Jafari, des «systèmes satellites de re-création» (*ibid.*).

Après les enquêteurs sociaux du XIXe siècle, après Engels et son étude des classes laborieuses en Angleterre, J. London visite l'East End londonien. Ce territoire proche est néanmoins lointain pour les gens de sa classe. Il cherche donc à recourir à un passeur, un producteur de voyage – Thomas Cook – à même de faciliter le transit d'un monde à l'autre. Mais il n'existe pas encore de P. Corajoud au début du XXe siècle et J. London doit pénétrer seul les terres sombres et inconnues des confins est de Londres, le pays du Peuple de l'Abîme. Divers mouvements culturels et intellectuels – littérature issue du romantisme social (lire les romans de Pierre Mac Orlan, par exemple), monographies inspirées des *cultural studies* et de la poursuite des enquêtes sociales (*Le Village dans la ville* de Peter Willmot et Michael Young [1957/1983] ou la *La Culture du pauvre* de Richard Hoggart [1957/1998], par exemple) – vont collaborer à la mise en valeur et en désir de cette marge urbaine au cours du premier XXe siècle. Si bien que l'on n'est pas étonné de voir T. Hall, enfant des quartiers ouest de Londres, emménager – serait-ce fortuitement – à Banglatown à son retour d'Asie. De même, les transformations de ce fragment londonien (au demeurant déjà très bien documenté en géographie – lire Ambrosino, 2007) n'étonnent pas le lecteur de T. Hall. Lentement, les

centres-ville sont investis par de nouveaux habitants qui y cherchent les conditions d'une reproduction rapide de leur capacité de travail. En mobilisant les éléments du décor urbain, les signes et symboles de la ville dans des stratégies de mise en scène différentielle de soi, qui permettent de s'inventer des vies parallèles dans la mise à distance des rôles sociaux usuels; de s'approprier des existences autres, et de les délaisser comme des défroques insanes – déguisements éphémères pour résidents privilégiés.

4. LE CAS DE GENÈVE

Trois romans pour monter une intrigue. La tentation est grande de se dire que tout cela n'est que littérature. Il n'est donc pas tout à fait vain de se demander comment des agents sociaux – dont le profil sociodémographique (voir Matthey, 2006) correspond à ceux qu'il est d'usage d'appeler les gentrificateurs – se territorialisent au quotidien dans une «métropole régionale secondaire» (Genève, Suisse) à rayonnement international de 439 117 habitants (canton), dont l'agglomération proprement dite (domaine franco-valdo-genevois) compte environ 600 000 résidents (chiffres août 2005). Comment ils font usage, jour après jour, de la ville – et singulièrement de son centre. Comment ils usent de la ville comme d'un ensemble de signes et de symboles qu'il est possible de mobiliser pour «faire des histoires», imaginer des vies possibles, déclôturer un espace de vie et mettre à distance les rôles usuels.

Je répondrai à ces questions en donnant une description herméneutique des paroles recueillies dans le cadre de quarante-sept entretiens qualitatifs, réalisé entre 2000 et 2006. Ces entretiens s'organisent au gré de trois configurations: l'habitant reçoit la consigne d'accomplir un récit de ville (configuration 1); on lui demande de préparer la narration d'un itinéraire pour la quinzaine suivante (configuration 2); il est accompagné dans un parcours de ville (configuration 3). Dans chacune de ces configurations, qui sont caractérisées par un rapport différent à la mémoire, aux impressions, à la mise en scène de soi, des phases analogues peuvent être identifiées.

Or, chacune de ces phases est constitutive de techniques du vivre en ville, d'usages des mondes urbains. Accomplir la description de ces phases d'énonciation permet ainsi d'investir finement les modalités de «consommation» des aménités urbaines par des agents intermédiaires des catégories socioprofessionnelles.

4.1. PHASES D'ÉNONCIATION DE LA VILLE ET TECHNIQUE D'USAGE DES MONDES URBAINS

(1) Dans un premier temps, celui de l'entrée en ville, l'habitant commence par banaliser son espace quotidien. Il est ramené à du fonctionnel, replié sur le domicile et le travail, résumé à des espaces à valeur positionnelle. Devant le blanc spatial que matérialise la feuille sur laquelle il doit dessiner sa carte mentale, l'habitant pose son chez-lui, son travail, ses commerces. Il raconte un itinéraire qui va de son domicile à son lieu d'activité professionnelle. Il décrit, dans *l'in situ* du parcours, le fait de tourner à droite ou à gauche, de traverser dans les clous. Cette première phase relève d'une procédure d'anonymisation qui tient à la dynamique de l'entretien compréhensif; elle est un mur protecteur de l'intimité. Mais elle permet d'approcher les ritualisations «infirmatives» (Bordreuil, 1986: 206-213) qui jour après jour structurent les déambulations piétonnes de l'homme sans qualités dans un ethos de la disparition. On se déplace en ville en tâchant de se soustraire à la tension expositionnelle liée à la simple co-présence des corps, en martelant, pas après pas, sa normalité.

(2) Mais en parlant, des «choses viennent à l'esprit» de l'habitant. Il entre dans un processus de clarification biographique. Il se demande ce qu'il fait d'autre que dormir, travailler, consommer. Il commence à dégager des axes de structuration de son espace quotidien. Il le catégorise, autrement dit: il le découpe. Dans les récits, il le fragmente en aires spécialisées. Alors qu'il lui faut narrer un trajet, il sort de l'itinéraire dans des divagations rhizomiques. Décrivant un parcours, il commence à s'arrêter sur le moindre détail dans des procédures synecdoctiques, parlant d'un fragment d'espace, comme si la ville s'y résumait. La clarification biographique pousse l'habitant à s'affirmer. Il est comme tout le monde, mais pas exactement comme n'importe qui. Si elle relève aussi d'une logique «interactionnelle», cette phase met l'observateur en contact avec les pratiques d'affirmations identitaires qui donnent forme, à leur niveau, à la ville (Bordreuil, *ibid.*). L'habitant cherche à échapper aux prétentions qu'a la personne qui cherche, à borner son territoire, à le ramener à un corpus restreint d'activités. Il ouvre des lignes de fuite. Il ménage des «vides» (selon l'expression de Claude, un informateur) dans sa ville.

(3.1) L'étendue qui précède la ville a donc été transformée en espace monomorphe, fonctionnel. Puis des éléments biographiques sont venus enrichir cette ville. C'est une troisième étape qui commence. Le processus de fragmentation, initié dans la phase 2, s'accroît. Les «vides» des récits de ville, les espaces «sans finalité» (Claude) sont les lieux de petites esthétisations. Ils se combinent bientôt avec des affects. Ils se constituent comme des espaces forts et deviennent les lieux d'une possible mise en scène de soi déclôturante. L'habitant y retourne parce que ces «vides» sont, à titre d'exemple, des «lieu[x] exutoire[s] de toutes les tensions» (Serge).

(3.2) Dès lors qu'on s'intéresse à ces espaces forts, notamment par l'intermédiaire des configurations 2 et 3, la possibilité est donnée de comprendre leur construction. Un œil flottant, un souci du détail qu'on peut rapporter à un ailleurs, une résonance mnémonique d'un objet urbain, conduisent l'habitant de l'autre côté du miroir. Dans un premier temps, donc, l'habitant repère des détails qui sont susceptibles d'autoriser un décalage. Ces détails relèvent parfois de l'inédit, de ce à quoi l'on ne pouvait pas s'attendre dans une ville, dans un itinéraire aussi normalisé: des arabesques d'eau sur un trottoir matinal (Fabienne); l'eau du fleuve chargée d'odeurs inattendues dans une ville inodore, «javelisée» (Carole). Mais ces détails relèvent aussi d'une mise en spectacle. Un resserrement de focales conduit à cerner l'élément le plus apte à entrer en correspondance avec un événement biographique, à collaborer à un rapport d'analogie avec un ailleurs spatial et temporel. Ainsi, une horloge, dans la vitrine d'un antiquaire, dans une rue saturée de lieux d'une mémoire involontaire conduit, matin après matin, Pauline dans la maison d'une grand-mère décédée.

(3.3) Ce qui s'élabore ici, c'est une tension entre mémoire du corps et mémoire des objets. L'habitant a propension à se délester de ses souvenirs, de ses émotions, dans les lieux qui les ont vu naître. Il y retourne parfois, à des rythmes variables, pour les retrouver. Christine, par exemple, s'est pour la première fois sentie de quelque part devant la maison Voltaire aux Délices. Aussi est-ce un «lieu où [elle] aime toujours retourner»; «d'ailleurs, quand [elle] doi[t] descendre à la gare, [elle] passe par là. Parce qu'[elle] aime bien». Dans ce mouvement, l'habitant réincorpore une partie de son histoire; mais il intérieurise aussi de l'histoire collective. Antoine (cf. *infra*) retourne périodiquement jouer dans un espace fait de figures sociales (le Voyeur, la Pute...).

(3.4) Ce balancement entre projection et introjection est sans doute favorisé par une armature urbaine qui induit une mise en absence de l'habitant. La lisibilité des axes, l'évidence des trajets, les itinéraires dessinés par le mobilier urbain inclinent à «plane[r] [...] dans la tête» (Fabienne), à oublier que l'on flue pour retrouver le monde dans un moment d'arrêt physique ou métaphysique, quand un interstice s'ouvre en soi et qu'une idée naît dans la tête, en relation avec un lieu.

(3.5) Enfin, ces lieux d'une mise en vacance de soi, ces lieux à valeur intrinsèque où l'habitant sait qu'il peut délibérément aller «pour se laisser surprendre» (Carole), sont mobilisés dans le cadre de procédures de territorialisation de soi par lesquels l'habitant assume mais enkyste⁴ leur étrangeté – parce qu'il s'agit de «deux vies» complètement séparées, que «pour le moment, [...] [il] préfère segmenter» (Luis). Mais il peut aussi tenter de réduire leur coefficient de différence dans un travail de réduction spatiale de la dissonance cognitive. Il cherche des plus petits communs multiplicateurs qui identifient ces lieux, leurs caractères «populo-branché[s]» (Agnès), par exemple.

4.2. LA PRODUCTION D'UN ESPACE DES FIGURATIONS

Ce qui importe dans le cadre de cette analyse, c'est que les «vides» dont il a été question ci-dessus se constituent progressivement, dans le travail discursif de rendu des pratiques de ville, comme des *pleins*. Ils sont localisés, territorialisés. Ce sont par exemple des lieux de spatialisation de l'histoire, de naturalisation du social. Une mémoire collective, un imaginaire rétrospectif s'y inscrit ce qui conduit à une ratification des représentations. En effet, le fait de pouvoir rattacher un ensemble idéal à un territoire fonctionne comme un acte d'authentification: la plaine de Plainpalais incarne l'idée de mouvement (Philip); elle lui donne une matérialité. Dans un glissement de sens, cette plaine, matérialisation de l'idée de mouvement, en vient graduellement à connoter l'ensemble des activités qu'elle supporte. L'habitant y retourne et se confronte à l'éphémère, à la finitude, au recommencement, à la répétition. Ces «vides», qui se transforment en pleins, sont ainsi dotés d'une valeur intrinsèque. Les lieux que l'habitant évoquait précédemment, ceux de son espace fonctionnel, tiraient leur valeur de la position qu'ils occupaient dans le système urbain. Ils avaient une valeur positionnelle (au sens de la linguistique structurale) qui les rendaient substituables. Le bureau postal tire sa signification quotidienne de la position qu'il occupe dans le système constitué par l'ensemble des autres lieux quotidiens. Les lieux qui enracinent une idée, qui matérialisent un imaginaire, sont des lieux dotés d'un sens spécifique. Ils ne sont pas substituables. La plaine de Plainpalais ne doit pas sa valeur à sa position dans un système d'autres lieux, mais à la construction de sa signification dans un processus historique. Sa valeur résulte d'un couplage d'une mémoire collective et de l'espace. C'est une valeur absolue, historiquement construite et «naturalisée» dans un processus de «localisation» de l'histoire. Ainsi, certains lieux apparaissent-il naturellement associés à certains événements qui, dans une translation imaginaire, renvoient à un comportement donné.

L'analyse doit donc se porter non plus sur les «vides» que l'habitant ménage progressivement, dans un forage discursif, alors qu'il dévoile sa ville, mais sur les pleins à valeur cardinale. Ce ciblage se justifie d'autant que ces lieux orientent des parcours; qu'ils sont

⁴ Autrement dit: les associe de manière durable à un territoire et les oublie jusqu'à son retour en ces mêmes lieux.

l'objet de mobilités intra-urbaines d'un type particulier. On peut par exemple délibérément descendre d'un bus, accomplir un détour, pour s'y arrêter (Philip). Pour y accomplir une forme de mise en vacance de soi ou pour y éprouver «deux magnétismes opposés» (Philip). Ce sont des lieux qui décalent au sens le plus littéral. Des lieux qui enlèvent les cales qui remplissent un vide «dans la tête» (Claude). L'habitant fait un détour pour fréquenter ces lieux. Il s'y rend intentionnellement, parce qu'«à moins d'avoir une destination vraiment choisie, on peut plus se laisser prendre par des surprises» (Carole). Il y va délibérément pour se rendre disponible.

Les lieux à valeur intrinsèque deviennent ainsi matière à un *espace des figurations*. Les représentations que l'habitant a associées à un fragment de ville prennent corps; des types, des figures s'y meuvent («les Anglais, les... les Friqués, les... les Moins-friqués...» [Yves]). Ces espaces sont ainsi constitués par le regard du flâneur tel que le théorisait W. Benjamin (1939 [2000]: 55). Ils naissent à la fois d'une fétichisation de la marchandise (qui est co-occurrence d'un retour du refoulé animiste – les objets auraient une âme [comme la plaine de Plainpalais incarnerait le mouvement]) et d'une chosification des êtres (réduits aux signes d'une altérité exotique qu'il est possible de consommer [«Là, je me mets en tant qu'acteur, mais vraiment c'est de la comédie» – Antoine]). Le flâneur benjaminien marchait d'un pas lent, dans les passages du XIXe siècle. Il était fasciné par le spectacle d'une marchandise qui s'animait et lui contait de petites allégories, lui soufflait des histoires. Il observait rêveusement une foule humaine réduite à l'état d'archétypes, de figures emblématiques d'un groupe social, d'une pathologie, etc. De même, le regard de l'habitant flotte, cherche un détail qui déplace et produit des lieux à valeur absolue. Son regard s'accroche à la devanture de l'hôtel du Prince, il contemple les clients qui y entrent, qui en sortent. Il se transporte à «Trieste» et se demande simultanément et rêveusement, qu'elle est la vie de ces gens, quelle est la Genève qu'ils découvrent (Pauline).

L'association de types sociaux (Le «Voyou», la «Putain», les «Voyeurs» [Antoine], le «Marin de Hambourg» [Arno]) accentuent le caractère étrange des lieux en question. Les petites mythologies prennent corps. L'habitant se meut dans un décor animé de figurants: «cette place là, c'est incroyable comme elle m'amène derrière dans le temps, dans le passé. [Silence] Là, ça m'arrive d'imaginer des personnes avec des habits différents. Des habits, des vieux habits» [Katia]); il voit des gens d'un autre temps; il est déplacé.

Progressivement, l'habitant glisse du rôle de «spectateur» à celui d'«acteur» (Antoine). La personne qui parle procède par étapes – la gare, le salon de jeux, les Pâquis. Et ces étapes sont autant de sas dont la fonction est de rendre le changement de régime comportemental moins «traumatisant». Antoine, par exemple, (cf. encadré *infra*) se déplace vers le centre de l'espace qu'il a caractérisé comme celui de l'«amusement» et du «plaisir facile». Et pas à pas s'accomplit l'équivalent d'une mise en scène de soi par laquelle l'habitant expérimente un autre régime identitaire: la gare est un poste d'observation; le salon de jeux du Las Vegas se pose comme un sas de flottement; les Pâquis sont la scène d'un «nouvel état». Néanmoins, ce nouvel état est impermanent. Le lieu à valeur intrinsèque est un lieu où l'on va et que l'on quitte, à l'image métaphorique du cirque «qui vient et qui part» (Philip). C'est précisément en cela qu'il est intéressant d'un point de vue géographique.

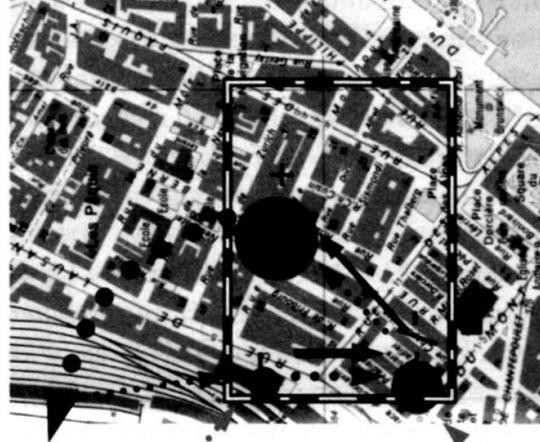
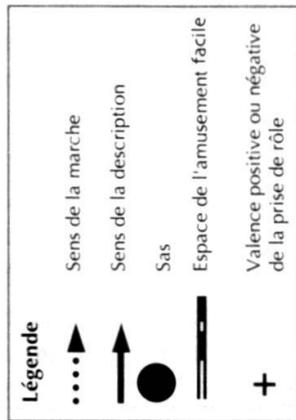
Encadré. Une petite mise en scène identitaire.

Station 1. « La gare ? Le voyage ».

La gare, c'est... c'est... C'est beau une gare. C'est beau. Malgré que elle me semble petite. Je trouve que le hall de la gare, je l'entre petit, quoi. Bourré de constructions, de changements... toujours en mouvement cette gare. Toujours en travaux. Toujours... Et toujours ouais, les gens pressés, quoi. Là tu tu... Ouais sur le passage. C'est toujours le voyage, la gare. Voilà ce que ça me donne... la caractéristique. [...] La gare. La gare, c'est totalement impersonnel, quoi. Je rencontre personne, je parle à personne. Je regarde. Je vis. Je regarde, je... je me mets... [Silence] Je me sors de cette population parce que... Je m'implique pas dans... je m'implique pas dans le... [silence] dans l'ambiance. Enfin si, je m'implique dans l'ambiance mais en jouant pas un rôle. En étant un observateur plutôt qu'un acteur. [...] La gare, j'aime bien, c'est observateur. Tu vois les voyageurs... te demander... voir un gars qui passe et puis te demander tiens, il va où ? qu'est-ce qu'il fait ? C'est vrai que je me pose souvent la question quand je suis là-bas. Mais le contact que j'ai avec les gens, c'est finallement imaginer des histoires avec eux, quoi.

Station 0. « Tu paies, tu joues ».

La gare, les Pâquis... le Las Vegas tout ça, je m'y amuse. Pour moi tout cet endroit là [il cerce], c'est un endroit de divertissement. C'est là où sa bouge, c'est là où il y a... il y a le plaisir facile. Voilà [...] Tu vois le cheminement, hein ? Ouais, le plaisir facile. Tu peux aller t... À la gare, c'est quand même... Tu trouves de la dope, tu trouves de la... Tu peux tout trouver à la gare, quoi. Donc c'est un plaisir facile. Au Las Vegas, plaisir facile, divertissement, tu paies et puis tu joues, quoi. Tu joues, et puis les Pâquis, je t'explique pas. Mais je pense tu comprendras en récoutant la cassette.



Station 2. « Las Vegas ? L'amusement ».

Le Las Vegas, c'est un endroit totalement des années 1980, je crois. C'est vraiment... c'est vraiment notre génération. C'est toujours notre génération. C'est... c'est le bruit, c'est la musique, c'est le jeu, c'est l'appât du gain, c'est... Ouais, c'est c'est ça. C'est un peu un stress mais ça nous vide quand même la tête. [...] Et... le Las Vegas, c'est la même chose. Je vais, c'est individuel, tu rencontres personne. Peut-être juste le... le gros conard de... de surveillant pour lui demander de la pièce parce que ça marche pas. C'est en haut ! puis ça marche pas quoi. Voilà.

Station 3. « Les Pâquis ? Le plaisir facile ».

Et les Pâquis, c'est beau quoi. C'est c'est c'est... C'est c'est un quartier populaire qui a été habité par les Italiens au départ. Les Espagnols aussi. [...] Ouais, les Pâquis... Non, il faut décrire les Pâquis. Comment décrire le lieu ? [Silence] Ouais, c'est... C'est vieux, c'est un peu délavé, délabré, c'est pas du tout neuf, c'est pas du sur mesure, ça s'est fait... Ça se fait, ça se fond, ça se rénove quand même. Les Pâquis, c'est en... il y a une histoire derrière. [...] Alors, les Pâquis, les gens que je rencontre là-bas... [Rires ; silence] Là, je me mets en tant qu'acteur, mais vraiment c'est c'est de la comédie. Parce que je leur divulgue pas ma vie. J'essaye de de... ouais, c'est c'est... c'est de l'artificiel, quoi. On simplifie dans une autre vie. On se lâche, quoi. Alors je je deviens acteur mais. Mais les rencontres que je fais là-bas me sont totalement... fortuites et... Et sans lendemain, quoi. Parce que... parce que c'est c'est de la comédie. On s'amuse, quoi. Bon les gens qui y sont, j'aime bien. J'aime bien. Je sais pas moi, il y a quand même le... c'est c'est le Voyou, c'est c'est c'est la Putain, c'est... c'est les Voyeurs... c'est c'est c'est... tout tout toute la... ouais le plaisir facile est mis là-dedans donc j'en profite. Et puis, j'en deviens acteur mais sans lendemain. Parce que c'est une vie qui est un peu débauche, quoi. Voilà.

Il existe dans la ville des fragments d'espace vers lesquels l'habitant tend intentionnellement afin de se laisser surprendre; des lieux où il sait qui ou quoi va le surprendre. Et ce savoir occasionne un tempo de ville, un rythme spécifique. La fréquence à laquelle un lieu à valeur intrinsèque est pratiqué est floue. Elle peut être régulière, elle peut augmenter ou diminuer en fonction du cycle biographique. «Ça peut augmenter autant que diminuer [...] Ça a pas de fréquence régulière, quoi» (Claude). Ce qui importe, c'est que l'habitant y retourne pour y retrouver certains modes de faire, de penser, de parler. Car, comme le dit Giovanni, même si «c'est pas hyper fort ce qu'il se passe là-bas», «le fait que ça existe, c'est important». La caractérisation de l'usage de son propre espace à l'aide de fréquences irrégulières révèle une construction du Moi par la réactivation périodique de certains de ses traits constitutifs; une construction identitaire qui procède par retours intermittents à des lieux significatifs qui, en tant qu'ils sont associés à des comportements, permet de rappeler des segments personnels. On retrouve alors une territorialité qui emprunte au «pèlerinage», à savoir qu'il faut retourner, de temps à autre, à un lieu ou plusieurs lieux qui donnent sens...

5. CONCLUSION

Notre modernité géographique est notamment caractérisée par un processus d'exotisation du proche qui ne saurait être anecdotique. Des textes littéraires de T. Hall, J. London ou encore B. Duteurtre ont servi ici à mettre en rapport cette exotisation du proche avec l'attraction exercée, sur certaines catégories d'habitants, par les vieux quartiers populaires et les centres anciens des villes d'Occident. Un passage par les modèles de la géographie du tourisme a conduit à faire de cette exotisation du proche une radicalisation des projets de «recréation de soi» qui fondent les pratiques touristiques. La description herméneutique des modalités d'usages des quartiers centraux d'un environnement d'une certaine ampleur a permis d'expliquer – dans les rhétoriques habitantes – la transformation progressive d'un espace initialement proposé comme monomorphe et impersonnel en un espace des figurations et des mises en scènes alternatives de soi. Les lieux impliqués dans ces mises en scène alternatives de soi sont des espaces à fortes densités symbolique et sémiotique, qui expliquent sans doute l'attractivité exercée par les quartiers centraux et anciens sur certaines catégories d'habitants. La proximité des êtres et des choses, des signes et des symboles de leur présence, constituent ainsi des aménités recherchées parce qu'elles autorisent des «transferts analogiques» (Lahire, 1998), permettant de «faire comme si», d'exister dans un espace-temps pittoresque et romanesque, avant de regagner, revitalisé, le temps répétitif du quotidien.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMBROSINO Charles, 2007, «D'une industrie à l'autre: agglomération d'artistes et clusters culturels en territoire post-fordiste. L'exemple d'Hoxton à Londres», *Colloque de l'Association de science régionale de langue française*, Grenoble-Chambéry [<http://edytem.univ-savoie.fr/d/asrdlf2007/pub/resumes/textes/Ambrosino.pdf>].

BENJAMIN Walter, 1927-1934 (2000), *Paris, capitale du XIXe siècle*, Paris: Cerf.

BORDEUIL Jean Samuel, 1986, «Identité et espaces publics», in PELLEGRINO Pierre (éd.), *La théorie de l'espace humain*, Genève: CRAAL-FNSRS-UNESCO, pp. 206-213.

BROSSEAU Marc, 1996, *Des romans-géographes*, Paris: L'Harmattan.

- BRUCKNER Pascal, FINKIELKRAUT Alain, 1982, *Au coin de la rue, l'aventure*, Paris: Seuil.
- BUTLER Richard W., 1980, «The concept of a tourist area cycle of evolution: implications for management of resources», *The Canadian Geographer*, Montréal, vol. XXIV, n° 1, pp. 5-12.
- CLERVAL Anne, 2005, «Les <Bobos>, critique d'un faux concept», *Cybergeo: revue européenne de géographie*, 17 mars.
- CORAJOUD Pierre, 2003, *Le temps d'une flânerie: impressions d'un aventurier du proche*, Lausanne: IRL – Renens.
- CUVELIER Pascal, 1998, *Anciennes et nouvelles formes de tourisme: une approche socio-économique*, Paris: L'Harmattan.
- DUTEURTRE Benoît, 2007, *La cité heureuse*, Paris, Fayard.
- JACOBS Jane, 1961 (1995), *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Paris: Mardaga.
- JAFARI Jafar, 1988, «Le système du tourist: modèles socio-culturels en vue d'applications théoriques et pratiques», in *Society and Leisure*, vol. 1, n° 1.
- HALL Tarquin, 2005 (2007), *Salaam London*, Paris: Hoëbeke.
- HOGGART Richard, 1957 (1998), *La culture du pauvre*, Paris: Minuit.
- HUBLER Alain, 2007, Flâneries lausannoises, post du 15 août [<http://alainhubler.blog.24heures.ch/écouter-lire-ou-voir/flaneries-lausannoises.html>].
- KLEIN Naomi, 2001, *No logo: la tyrannie des marques*, Arles: Actes Sud-Babel.
- KNAFOU Rémy, STOCK Mathis, 2003, «Tourisme», in LÉVY Jacques, LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris: Belin, pp. 931-934.
- LAHIRE Bernard, 1998, *L'homme pluriel: les ressorts de l'action*, Paris: Nathan.
- LONDON Jack, 1903-1904 (1975), *Le Peuple de l'Abîme*, Paris: UGE.
- LEY David, 1996, *The New Middle Class and the Remaking of the Central City*, Oxford: Oxford University Press.
- MATTHEY Laurent, 2006, *Le quotidien des systèmes territoriaux: lecture d'une pratique habitante*, Université de Lausanne, Institut de géographie, thèse de doctorat ès lettres.
- MILLS Caroline, 1988, «<Life on the upslope>: the postmodern landscape of gentrification», *Environment and Planning D: Society and Space*, n° 6, pp. 168-189.
- MIT Équipe (2002), *Tourismes 1: lieux communs*, Paris: Belin.
- PLOG Stanley C., 1979, «Why destination areas rise and fall in popularity?», *Cornell HRA Quarterly*, vol. 14, n° 3, pp. 13-16.
- SIMMEL Georg, 1903 (1994), «Métropoles et mentalités», in GRAFMEYER Yves, JOSEPH Isaac (éds.), *L'École de Chicago: naissance de l'écologie urbaine*, Paris: Aubier, pp. 61-77.
- SMITH Neil, 1982, «Gentrification and uneven development», *Economics Geography*, n° 58, pp. 139-155.
- STOCK Mathis et al., 2003, *Le tourisme: acteurs, lieux et enjeux*, Paris: Belin.
- VALENTINE Gill, 2001, *Social Geographies: Space and Society*, Londres: Harlow et Prentice Hall, Prentice Hall Education.
- VIARD Jean, 2000, *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, La Tour d'Aigues: Aube.
- WILLMOT Peter, YOUNG Michael, 1957 (1983), *Le village dans la ville*, Paris: Beaubourg.